

Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation?)

Michelle Lavoie

Volume 3, Number 1, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/600223ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/600223ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)

1918-5499 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, M. (1970). Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation?). *Voix et images du pays*, 3(1), 11–25. <https://doi.org/10.7202/600223ar>

Du coureur de bois au Survenant (*filiation ou aliénation?*)

Dans la remarquable étude qu'il a consacrée à l'existence des Pays d'en haut dans l'imagination canadienne-française ⁽¹⁾, Jack Warwick établit une sorte de filiation romanesque du coureur de bois. Après avoir analysé les caractéristiques morales, sociales et psychologiques du coureur de bois, Jack Warwick recense les descendants des premiers aventuriers trafiquants de fourrures et découvreurs de pays, et sélectionne un certain nombre de types littéraires, dignes d'appartenir à ce haut lignage. Citons en vrac François dans *les Opiniâtres* de Desrosiers, Thomas Clarey dans *Louise Genest* de Bertrand Vac, l'Alexis d'*Un homme et son péché*, et tant d'autres, sans oublier bien sûr le *Survenant* de Germaine Guèvremont.

On pourrait ajouter à la liste déjà longue de J. Warwick, François Paradis du trop célèbre *Maria Chapdelaine*, le Diable qui fait danser Rose Latulippe, un bon nombre de héros de Marcel Dubé (dans *Zone*, *Un simple soldat*, *Florence*, etc.) et allonger ainsi presque indéfiniment cette énumération.

Ce qui nous a personnellement frappé dans l'étude qui fut le point de départ de notre propre réflexion, c'est que son auteur, qui analyse particulièrement bien la filiation qui fait du défricheur l'héritier « doux » de l'aventurier « dur », s'est assez peu soucié, nous semble-t-il, de préciser le lien qui rattache le personnage de type coureur de bois au personnage de type Survenant.

Or, une première chose étonnante à noter, c'est que le coureur de bois à l'état pur est relativement rare dans la création littéraire, ainsi que le signale

(1) « Les Pays d'en haut dans l'imagination canadienne-française » dans *Études françaises*, vol. 2, n° 3, octobre 1966, p. 265-293.

d'ailleurs Warwick. Si l'on excepte François Paradis déjà cité, où trouvera-t-on des voyageurs, des découvreurs, des aventuriers ?

L'ouvrage de Joseph-Charles Taché, *Forestiers et Voyageurs*, est à notre sens l'un des livres clés à partir duquel on peut dégager les traits essentiels du coureur de bois, l'autre étant sans doute *la Dalle-des-Morts* de Félix-Antoine Savard. De l'un à l'autre, on retrouve toute la distance qui sépare un récit anecdotique, dont l'auteur veut préserver la pseudo-authenticité, d'une œuvre d'art achevée dans sa forme. Mais la conquête épique de Gildore complète admirablement les récits du père Michel en leur donnant l'ampleur imaginaire et poétique qui leur manquait.

Nous tenterons donc de cerner et de définir ce personnage du coureur de bois, tout en le comparant aux personnages de type Survenant, si courants dans la littérature québécoise de ces vingt dernières années, et dont le prototype reste bien sûr le héros de Germaine Guèvremont.

La première caractéristique commune de tous ces héros, c'est le pouvoir de séduction. Dans notre littérature si pauvre en contes de fées, coureurs de bois et survenants font un peu figure de princes charmants. Tous exercent sur leur entourage (surtout féminin) une sorte de fascination. Du père Michel, J.-C. Taché écrira :

L'ensemble de sa personne avait cet air de négligence, ce chiffonné qui plaisent tant aux artistes ⁽²⁾.

Cette négligence n'est pas sans nous évoquer les bottes boueuses de F. Paradis, le débraillé du Survenant, l'allure sauvage d'Hermann le dompteur d'ours. Et déjà cela nous indique que cette séduction échappe à toutes les conventions sociales, qu'elle est faite d'insolence et de liberté. Le coureur de bois séduit hors de toute raison, hors de toute habitude, avec l'indifférence de celui qui n'a qu'à paraître pour rejeter dans l'ombre et la médiocrité les gentils-jeunes-gens soucieux de leur apparence.

Il faut bien dire qu'un physique avantageux l'aide grandement. François Paradis est le plus beau des trois prétendants de Maria Chapdelaine, le Survenant est « bel homme » nous dit Germaine Guèvremont, mais cela ne suffit pas à tout expliquer. En fait, le coureur de bois prolonge le charme qui

(2) J.-C. Taché, *Forestiers et Voyageurs*, Montréal, Editions Fides, 1964, 190 pages.

se dégage de sa personne par des qualités oratoires surprenantes dans une société où les individus sont assez peu loquaces. C'est ainsi que le père Michel, qui rassemble en lui tous les traits du « voyageur » idéal, est présenté comme un homme à la parole facile :

C'était un grand conteur . . . il aimait du reste autant à conter qu'on aimait à l'entendre ⁽³⁾.

De même, Thomas Clarey ⁽⁴⁾, amoureux fort éloquent, séduit par son discours; Tarzan lui aussi fascine les adolescents de sa « gang » par ses belles paroles et ses évocations d'une vie meilleure ⁽⁵⁾; quant au Survenant, il possède également une voix qui séduit, l'aptitude à réveiller une assemblée par ses chansons, et Phonsine le traitera de « faiseur d'almanach », ce qui semble bien indiquer un don certain pour conter des histoires plus ou moins vraies.

Il serait toutefois complètement faux de faire de ces héros des beaux parleurs sans talent. Ce serait en effet la faille qui suffirait à les détruire comme héros. Bien au contraire, ils ont tous les talents, d'une manière quasi naturelle et incompréhensible. Dans un texte souvent cité ⁽⁶⁾ J.-C. Taché montre bien cette pluralité d'aptitudes du coureur de bois, susceptible d'être tour à tour ou en même temps « découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier ». « Il possède » nous dit l'auteur « toutes ces qualités, *en puissance*, alors même qu'il n'a pas encore eu l'occasion de les exercer toutes ».

Qu'on se souvienne aussi de l'étonnement manifesté par Didace Beauchemin devant ce Survenant capable de relever les clôtures, réparer tout ce qui a besoin d'être réparé dans une ferme, et faire un canot qui n'a pas son pareil au Chenal du Moine. Il y a là, dans ces talents cachés, quelque chose de diabolique et d'incompréhensible, qui n'est pas sans inquiéter les habitants du Chenal. Du Survenant au beau danseur d'Enfer de Rose Latulippe il n'y a que l'ombre d'un doute ! Il n'est pas toujours de bon aloi de posséder trop de talents, ou des talents trop spéciaux comme l'Hermann d'Yves Thériault. Dans un monde où chacun a sa place bien fixée, cette polyvalence intrigue et inquiète.

(3) *Forestiers et Voyageurs*, p. 36.

(4) Personnage de *Louise Genest*, de Bertrand Vac.

(5) Dans *Zone* de Marcel Dubé.

(6) *Forestiers et Voyageurs*, p. 13-14.

Elle interdit de se faire des « Survenant » une image nette, elle défend pour ainsi dire leur univers intérieur et protège leurs secrets. Avec eux, on a l'impression d'aller de découverte en découverte, sans jamais trouver la limite de leurs possibilités, ni de quelle âme ils sont faits. Bien plus : une humeur de type cyclothymique vient encore compliquer les choses et jeter ce type de héros dans des attitudes contradictoires que rien apparemment ne semble justifier. Dans sa description du père Michel, J.-C. Taché précise :

Gai d'ordinaire, il tombait quelquefois dans des rêveries silencieuses, dont il n'était pas toujours facile de le faire sortir ⁽⁷⁾.

Le « Venant aux Beauchemin » manifeste les mêmes alternances incompréhensibles de gaieté et de mélancolie. Tantôt bavard et plein d'entrain, tantôt renfermé dans une sauvagerie muette, il déjoue toutes les prévisions, contredit dans son comportement toutes les définitions qu'on tente de lui imposer. Par exemple, il plongera Phonsine dans un abîme de réflexions en lui offrant non sans brusquerie du « foin d'odeur », sans que rien n'ait pu laisser prévoir cette soudaine attention.

De même leurs déplacements semblent répondre à la même absence de loi que leur comportement quotidien. Survenant ou coureur de bois, forestier, voyageur, engagé ou vagabond, pour notre héros « les quatre points cardinaux... sont égaux ⁽⁸⁾ ». Il possède au plus haut point cette disponibilité à l'aventure qui permettrait de le relier au héros picaresque. Tel Gil Blas disponible à toutes les rencontres, ou Rousseau partant à la suite de Venture sur les routes de France, le père Michel ne choisit pas véritablement le but de ses voyages. Le passage de *Forestiers et Voyageurs* dans lequel il raconte l'origine de son compérage avec le chaloupier Levêque, est particulièrement révélateur à cet égard.

Quand je logeais chez lui, il venait justement de perdre son associé. Dans la conversation, il me proposa de prendre la place du défunt, me fit part de ses projets, et me charma si bien que je consentis à sa proposition.

Je redescendis donc en hâte à Rimouski, pour retirer mon « argent » et remonter aussitôt à l'Île Verte. Mon ami me remit

(7) *Forestiers et Voyageurs*, p. 36.

(8) *Ibid.*, p. 14.

le dépôt que je lui avais confié, je lui fis cession de la terre que j'avais concédée, et au lieu de m'établir, je me vis de nouveau lancé dans les aventures ⁽⁹⁾.

Le processus de la décision est ici fort intéressant, car l'on voit bien que le départ du père Michel se fait en dehors de tout raisonnement. C'est le cœur contre la raison, le « charme », avec tout ce que le mot peut contenir de pouvoir magique, de la vie libre et sauvage, contre le rythme monotone de l'existence paysanne, la mouvance constante de l'eau qui coule (à laquelle se compare le père Michel), contre l'enracinement.

Est-ce à dire que le coureur de bois manque de racines ? Non, mais s'il est enraciné, c'est à l'échelle de l'univers, et cela n'a rien à voir avec le sentiment d'appartenance qui nous lie à ce qu'on croit posséder. Contrairement à l'habitant qui n'est solidaire que de son lopin de terre et s'exalte à contempler ses trente arpents ou à défricher son terrain, le coureur de bois, comme ses descendants, est en communion intime avec l'univers. C'est ce qui lie si fort le Survenant au père Didace, qui a conservé en lui, comme un écho de vie sauvage, cette faculté abâtardie et qui ne se réveille plus guère qu'au moment des grandes chasses d'automne. Comme le dit Taché lorsqu'il veut résumer les aptitudes du « voyageur canadien » : « La forêt, les prairies, la mer, les lacs, les rivières, les éléments et lui se connaissent d'instinct ⁽¹⁰⁾. » C'est pour cela qu'il n'est jamais dépaysé, jamais étranger nulle part. Toutefois, notons ici un point sur lequel nous aurons à revenir plus tard : si le coureur de bois est toujours prêt pour de nouveaux départs, encore ses errances ont-elles un semblant d'unité. Il est, en effet, une sorte de spécialiste de l'aventure, auquel un territoire est assigné : les pays d'en haut, alors que les départs du Survenant et de ses semblables ont une destination encore beaucoup plus vague.

Jusqu'à présent nous avons surtout perçu les ressemblances entre les divers personnages auxquels nous nous sommes intéressés ; ces ressemblances font nettement du Survenant le fils spirituel du père Michel et de ses compagnons, tous nés sous le signe de l'instable et du divers. Mais nous commencerons à percevoir des différences lorsque nous analyserons les relations entre ces personnages et la société à laquelle ils appartiennent de plus ou moins loin.

(9) *Forestiers et Voyageurs*, p. 91.

(10) *Ibid.*, p. 14.

En effet, et d'une façon globale, ils apparaissent — suivant un terme galvaudé — comme des contestataires de l'ordre établi. En face de la stabilité des valeurs paysannes, ils dressent une sorte d'éthique pragmatique et relativiste.

Qu'on nous permette une incursion du côté de l'histoire, afin de rappeler que dès le début de la colonie les coureurs de bois ont été dans une situation ambiguë : d'une part, par exemple, Colbert demandait de châtier de façon exemplaire ces nomades qui gaspillaient leur énergie à courir les bois, d'autre part, Frontenac, chargé du châtement, non content de ne pas l'appliquer, était le grand ami de La Salle et de du Lhut, les plus enragés des coureurs de bois ⁽¹¹⁾. C'est que les voyageurs sont utiles à la colonie, et que la morale très stricte de la monarchie très chrétienne, ne peut se permettre de justifier officiellement cette utilité. C'est l'éternelle opposition entre le principe et sa réalisation, l'idéal et l'action. Confrontés à des situations auxquelles aucun apprentissage ne pouvait les préparer, les coureurs de bois pensent en termes d'efficacité, même si cette efficacité n'a pas grand-chose à voir avec les grands principes de la monarchie... ou de la morale traditionnelle. Dans *les Engagés du grand portage*, Léo-Paul Desrosiers révèle bien ce jeu souvent assez déplaisant auquel se sont livrés les coureurs de bois. Et même un homme aussi bien intentionné que J.-C. Taché, soucieux de parer son héros de toutes les vertus morales, ne peut manquer de signaler l'absence de principes directeurs que le père Michel manifeste dans l'action. Ne lui fait-il pas dire, en effet :

Je me trouvais en ce moment engagé à l'une de ces compagnies de traite, moi qui leur faisais la guerre il n'y avait pas plus de neuf jours, et j'étais sous les ordres d'un de ces commis dont j'avais peut-être tué le camarade la semaine précédente. Ce que c'est que la vie de l'homme sur la terre... Nos amis d'hier sont nos ennemis d'aujourd'hui, et nos ennemis d'hier sont nos amis d'aujourd'hui ⁽¹²⁾.

N'y aurait-il pas un rapprochement à faire entre ce type de remarques et la pseudo-hypocrisie iroquoise ? Il est inévitable que la répétition de telles expériences amène le coureur de bois à une espèce de fatalisme, d'indifférence

(11) J. Warwick constate la même incohérence chez Jean Talon.

(12) *Forestiers et Voyageurs*, p. 109.

même, devant les péripéties de son existence. N'est-ce pas le père Michel, encore, qui déclare :

Ballotté de côté et d'autre, j'ai fait bien des plongeurs et des culbutes pour arriver où j'en suis ce soir, pas plus riche que vous voyez !... Mais après tout, qu'est-ce que cela fait ? On n'en emporte ni plus ni moins dans l'autre monde ⁽¹³⁾.

Le « après tout qu'est-ce que cela fait », annonce déjà sur un ton moins désabusé le « neveurmagne » du Survenant. Ces personnages qui n'ont jamais rien possédé en propre, que leur propre corps voué à la destruction finale, parviennent assez mal à mesurer l'importance d'une action, à la différence de l'habitant pour lequel toute entreprise a un résultat visible, mesurable en boisseaux ou en piastres. Il est donc évident qu'ils seront, pour la société sédentaire, d'assez faciles objets de scandale, et cela d'autant plus que leur attitude vis-à-vis de la religion est fort peu orthodoxe.

J.-C. Taché a bien du mal à nous convaincre de la sincérité de la foi de son personnage, quand on sait que le terme de libertin (*i.e.* libre penseur et homme de mœurs légères tout à la fois) s'est trouvé accolé dès l'origine à celui de coureur de bois. Même si le curé prend bien soin de rappeler au jeune Michel avant de le lâcher dans la vie : « Souviens-toi qu'à part le Ciel tout le reste ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'obtenir ⁽¹⁴⁾ », notre voyageur semble pratiquer une religion assez superficielle, voire superstitieuse. Jack Warwick relève par exemple, non sans malice, que le catholique père Michel n'hésite pas à se signer pour chasser le démon que son compagnon indien vient d'évoquer ! D'autre part, des documents historiques révèlent abondamment l'aptitude des coureurs de bois à oublier Dieu et Diable pour se faire indien et s'assimiler aux tribus qu'ils côtoyaient. Leur liberté vis-à-vis de la religion n'est qu'un aspect de leur aisance à se dégager des conventions, tant morales que sociales.

Nous avons donc affaire, dans le cas du coureur de bois, comme dans le cas du personnage du type Survenant, à des êtres à part. Leur différence les rend par là même mystérieux, à la fois inquiétants et attirants. Mais c'est dans l'approfondissement de cette différence que nous allons commencer à percevoir l'une des distinctions majeures qui opposent le Survenant au coureur de bois.

(13) *Forestiers et Voyageurs*, p. 58.

(14) *Ibid.*, p. 60.

Le coureur de bois, en effet, véhicule un certain mystère, mais qui n'est pas inhérent à sa personne. Il est en quelque sorte le dépositaire de tout cet inconnu des terres vierges et des grands espaces avec lesquels il a été en contact. Une bonne partie de sa séduction tient d'ailleurs à ce prestige que ramènent de leurs voyages les hardis découvreurs. Benn, un personnage de *Forestiers et Voyageurs*, sent bien tout le parti qu'un jeune homme peut tirer de son contact avec les pays d'en haut :

Je me propose bien de prendre une fille riche quand je serai revenu dans six ans, répondait Benn ; l'un n'empêche pas l'autre ; ça donne même plus de chance : c'est si faraud de pouvoir dire qu'on a fait un voyage dans *les Pays-d'en-Haut* ⁽¹⁵⁾ !

De même, l'attrait que François Paradis exerce sur Maria est fait en grande partie de ce souffle violent de liberté et d'aventure qui entre avec lui dans la maison des Chapdelaine.

Il est vrai que parfois les femmes ne se laissent pas prendre au charme de l'Inconnu. Toutes les femmes de *la Dalle-des-Morts*, par exemple, à l'exception de la vieille Élodie, s'opposent de toutes leurs faibles forces à l'attrance inexplicable qui mène les hommes vers des terres incultes, au détriment de la quiétude et de la prospérité familiales. Mais alors, le mystère d'un continent inexploré demeure objet de séduction pour d'autres ; pour le jeune Gildore, notamment, littéralement séduit par Théo la Corneille, Choupette, Kanoui et leurs compagnons, qui répondent à ses aspirations secrètes en se faisant les messagers de la liberté des Pays d'en haut.

Bien différent est le mystère qui entoure le Survenant et ses semblables. Ceux-ci ont intégré en eux le mystère ; c'est leur personne même dont l'étrangeté fascine. « Passe un passant, un soir d'automne », nous dit Germaine Guévremont ⁽¹⁶⁾. C'est tout ce que l'on saura jamais du Survenant. Et après son départ, tous se perdront en conjectures et chercheront à deviner ce qu'il était. Chacun, même, s'en fera une image à son désir, tel le père Didace qui le pense « fils de quelque gros habitant », et semble avoir oublié la paradoxale aptitude du Survenant à « parler en termes ». Il est d'ailleurs nécessaire, pour que le

(15) *Forestiers et Voyageurs*, p. 147.

(16) *Marie-Didace*, Montréal, Éditions Fides, 1968, p. 100.

Survenant continue à vivre comme héros, que soit préservé son mystère. Angéline le comprend bien, qui ne dévoilera à personne ni son nom, ni sa mort.

Alors que le coureur de bois appartient à une paroisse pour laquelle il garde une affection nostalgique et vers laquelle il revient, le Survenant semble sans port d'attache. La plupart des textes concernant les coureurs de bois, mentionnent la place qu'occupe dans leur vie leur village natal, la joie qu'ils ont de le retrouver, leur peine à s'en arracher. « C'est curieux, comme on a de la peine à s'éloigner de sa paroisse », constate le père Michel ⁽¹⁷⁾, et il ne manque pas de citer la réflexion d'un voyageur à un missionnaire qui lui faisait observer les difficultés de ses entreprises : « Ah ! M. le Curé, répondit le voyageur, on est si heureux quand on est de retour d'un de ces voyages ⁽¹⁸⁾ ! » Bien plus, le coureur de bois va manifester parfois une véritable nostalgie de l'enracinement et constater que la vie d'aventure est une vie difficile et surtout solitaire.

Il ne faudrait pas toutefois exagérer cette tentation de l'enracinement que connaîtra aussi le Survenant à quelques reprises. Il est bien évident que J.-C. Taché, par son appartenance au mouvement de 1860, est tenté d'idéaliser la terre paternelle ⁽¹⁹⁾. Il n'en reste pas moins que le coureur de bois, à la différence du Survenant, est doté d'un état-civil et d'un port d'attache.

Le clocher de sa paroisse est à ses courses, ce qu'est le grand pilier du portique de Notre-Dame de Paris au système milliaire de France, le point central ⁽²⁰⁾.

L'espace dans lequel se meut le coureur de bois est donc un espace organisé, une sorte d'univers circulaire, pourvu d'un centre autour duquel rayonne le voyageur. Nous employons ici à dessein le verbe rayonner, car si nous avons jusqu'à présent mentionné uniquement les Pays d'en haut, il ne faut pas oublier qu'ils n'étaient pas les seuls territoires qui pouvaient s'offrir à l'appétit

(17) *Forestiers et Voyageurs*, p. 60.

(18) *Ibid.*, p. 180.

(19) On pourrait dire la même chose du passage suivant de Patrice Lacombe dans *la Terre paternelle*, p. 75-77. L'auteur y décrit la joie des voyageurs à voir le clocher de la mission du lac au soleil levant :

Cette vue rappelait en eux de bien doux souvenirs ! Chacun croyait voir le clocher de son village; encore un pas, et ils allaient revoir le lieu de leur enfance, embrasser leur vieux père, sauter au cou de leur vieille mère, qui ne les attendaient pas.

(20) *Forestiers et Voyageurs*, p. 14.

de découvertes d'un aventurier. Ils constituaient en effet le lieu de travail le plus habituel des coureurs de bois. Mais les grands découvreurs qui voyagèrent à partir de la colonie — et qui pouvaient aussi être des coureurs de bois — furent également attirés par d'autres directions. Comme aux voyageurs, les quatre points cardinaux leur étaient égaux, et si Pierre-Esprit Radisson et son beau-frère des Groseillers trouvent le chemin du Nord, Robert Cavelier de la Salle donne au territoire sa limite Sud, et la Vérendrye sa barrière Ouest.

Ce que fut le rêve de ces découvreurs, nous pouvons l'imaginer à partir de la magnifique scène de *la Dalle-des-morts* où Gildore presse les voyageurs de lui nommer des lieux de plus en plus lointains, et se trouve comme aspiré par le désir de parcourir ces territoires et de dépasser les limites qui arrêterent ses prédécesseurs ⁽²¹⁾.

Quant au père Michel, même s'il ne possède pas la grandeur épique des héros de F.-A. Savard, il appartient aussi à cette race d'hommes sûrs de leur marche sur une terre qui a la grandeur d'un continent :

Je vous ai dit que je m'étais engagé pour cinq ans à la Compagnie du Nord-Ouest, et que pendant ces cinq années — là j'ai parcouru bien du pays — oui, bien du pays, depuis la Baie d'Hudson jusqu'aux Montagnes Rocheuses à l'Ouest, et depuis la Rivière Rouge jusqu'au Grand Lac des Esclaves au Nord ⁽²²⁾.

La course du Survenant, au contraire, semble n'avoir ni but ni origine, comme le remarque si justement Amable, le « faiseur d'almanach » est un homme dont l'errance est imprévisible :

(21) La prise de possession de l'espace laisse d'ailleurs des traces évidentes dans la toponymie. Les noms de lieux qui font rêver Gildore sont des noms français, jusqu'à cette Dalle-des-Morts, comme une menace au bout de la route. Beaucoup de ces noms français, ont aujourd'hui disparu, ainsi que le signale W. Henry Moore dans un ouvrage paru en 1920, *le Choc (The Clash)* :

J'ai sous les yeux une carte de la province du Haut-Canada, datée de l'époque où Son Excellence John Graves Simcoe en était le lieutenant-gouverneur; elle est littéralement couverte de noms français [...] Il n'est pas possible de retrouver sur la carte d'aujourd'hui ces traces innombrables du passage des Français [...] Par exemple, le joli lac avoisinant Toronto [...] s'appelait autrefois Lac-la-Clie, mais porte aujourd'hui le nom de Simcoe, en l'honneur d'un lieutenant-gouverneur qui donna aux trois cantons avoisinants les noms de Ting, Tay, et Floss... qui n'étaient autres, selon M. John Robertson, que ceux des petits chiens favoris de Madame Simcoe. (P. 92-93.)

(22) *Ibid.*, p. 159.

... quand il a fini d'une place il secoue le monde d'une pichenotte, comme la poussière sur son bras. Aie neveurmagne : Hou donc ! Cours à la place qui te tente ⁽²³⁾.

Au rayonnement du coureur de bois autour d'un point central (la paroisse pour l'individu, la colonie pour la collectivité), le Survenant oppose une espèce de parcours en ligne brisée. Mais un autre détail différencie encore le Survenant du coureur de bois dans sa possession de l'espace : nous n'avions pas précédemment, et pour cause, parlé de la limite orientale du territoire sillonné par les voyageurs. L'Est est en quelque sorte la direction oubliée, la route sans retour qui mène aux vieux pays. Or, paradoxalement, cette direction orientale est la seule dont nous sommes sûrs que le Survenant l'ait suivie pour un ultime voyage. Isolé, le fait ne serait peut-être pas tellement surprenant. L'étonnant, c'est que justement il ne s'agit pas d'un fait isolé.

Les jeunes gens de *Bonheur d'occasion*, eux aussi, après avoir vainement tourné en rond dans Saint-Henri, partiront combattre en Europe, et Joseph Latour dont l'équipée avec Emile en terre canadienne se solde par un échec partira lui aussi, et Guillaume Plouffe, et François Poutré, et d'autres encore. S'ils n'y meurent pas tous, ils s'y détruisent au moins moralement, et l'exemple le plus caractéristique en est François Poutré qui, de retour de Corée, aura oublié qu'il fut, il y a un peu plus d'un siècle, l'un de ces Patriotes qui avaient cru à la reconquête d'un espace perdu.

Tout se passe comme si, privés depuis la Conquête de la possession de leur territoire, les Canadiens français les plus susceptibles par tempérament d'être des aventuriers, se lancaient dans des courses irraisonnées, et endormaient dans la rêverie et l'errance inutile cette grande soif d'action inapaisée ⁽²⁴⁾. La route de l'Est, dans cette perspective représente la fuite, le retour aux origines, le refus de la vie. Il faut toutefois noter que nous assistons depuis quelques années à une reconquête, sur le plan de l'imaginaire (Chamberland par exemple), et que le Nord semble exercer une sorte de fascination, notamment sur les poètes.

(23) *Marie-Didace*, p. 101.

(24) On constate en même temps, qu'ils développent exagérément une sorte d'égoïsme systématique. J. Latour, par exemple, va rejoindre les grévistes, non par solidarité, mais parce que cette expérience peut lui apporter quelque chose à *lui* . . . du moins il l'espère. Leur action n'est pas décidée en fonction d'une collectivité mais comme solution à une angoisse personnelle.

Mais la redécouverte de la route du Nord ne s'effectue que par le biais de l'acte littéraire et il est pour le moins inquiétant de constater que cette maîtrise du Nord, qui pourrait constituer la grande aventure collective des Canadiens français du xx^e siècle, enflamme davantage les imaginations qu'elle n'oriente les énergies. Or, dans le cas des coureurs de bois, nous avons affaire non seulement à un thème littéraire, mais à une réalité économique et historique. L'impact économique des personnages de type Survenant est nulle. On pourrait parler en ce qui les concerne de réalité de type sociologique, en ce sens que leur existence est précieuse pour nous permettre de comprendre la société canadienne-française. Mais par rapport à cette société, ils n'existent que comme une remise en question des valeurs collectivement admises, remise en question qui est surtout morale, voire métaphysique. En effet, ces hommes qui viennent de nulle part, qu'ils s'appellent Survenant, Hermann ou Vincent (*le Temps des lilas*), ils bouleversent la société qui les accueille pour un temps, sans rien lui donner de positif en échange. « Partout où je suis passé, j'ai laissé l'empreinte de ma détresse dans le cœur des autres » constate Vincent. Cette phrase résume assez bien les possibilités d'action des personnages de son type, qui véhiculent avec eux l'angoisse, l'insatisfaction et la rêverie sans objet : la « jonglerie ».

À l'opposé, la présence du coureur de bois dans la société canadienne-française d'avant la conquête est une présence économiquement nécessaire. Nous avons déjà mentionné l'attitude contradictoire des gouvernants vis-à-vis des voyageurs et aventuriers. Cette attitude est justifiée par le contexte économique. En effet, les coureurs de bois sont non seulement utiles, mais indispensables, et ils le sont à plusieurs niveaux.

La colonisation de la Nouvelle-France est d'abord une conquête territoriale qui s'effectue sous le double signe du rêve et de l'efficacité. Il ne faut pas oublier en effet que le Nouveau Monde est un continent qui fut donné de surcroît à ceux qui cherchaient la route occidentale vers la Chine, et qu'on prenait assez facilement pour des rêveurs un peu fous. Il reste que des hommes soucieux de résultats positifs surent diriger les efforts de ces découvreurs vers des buts moins lointains :

Depuis 1668, [La Salle] hantait les lacs, rives et forêts du Nouveau Monde, marchant et naviguant comme dans un rêve, à la poursuite de la Chine. À Frontenac revient d'avoir orienté

cette énergie, en train de se gaspiller, vers un but moins chimérique. De la Chine, il a ramené Robert Cavelier de la Salle au Mississipi ⁽²⁵⁾.

Ces coureurs de bois libertins, condamnés par le Roi très chrétien, sont donc paradoxalement ceux qui seront les agents de la « démesure patriotique » (comme le dit Claude de Bonnault) de ce même souverain.

On pouvait écrire à cette date (1685) que « le nom François » était « au-dessus de tous les autres noms ». Il était en Amérique parce que les coureurs de bois, parce que Frontenac, l'y avaient mis ⁽²⁶⁾.

Mais les coureurs de bois ne sont pas seulement découvreurs. Ils jouent un rôle diplomatique important dans les relations de l'administration française avec les Indiens. Parce qu'ils vivent comme les Indiens, parce qu'ils se sont « fait indiens », en quelque sorte, les coureurs de bois sont mieux placés que quiconque pour être les agents de liaison et les officiers de renseignements des gouverneurs.

Le père Michel ne manque pas, lui non plus, d'indiquer la parenté spirituelle qui le lie aux Micmacs :

J'étais si bon ami avec les Sauvages qu'il ne s'en est guère manqué que je me sois « mis sauvage » comme mes amis Fitzbac et Lagorgendière, que vous avez tous connus. Vous me croirez si vous voulez, mais je vous dis qu'il n'y a pas d'homme plus heureux qu'un bon sauvage.

J'aimais tant cette vie-là, que j'abandonnai tout à fait la pêche à la morue, pour vivre entièrement avec les Micmacs ⁽²⁷⁾.

Les coureurs de bois sont donc acceptés par les Indiens, et parce qu'ils sont acceptés, ils peuvent se livrer efficacement à la traite des fourrures. Découvreurs, diplomates, les coureurs de bois sont encore et surtout les commerçants sur lesquels repose presque exclusivement le destin économique de la colonie.

(25) Claude de Bonnault, *Histoire du Canada français (1534-1763)*, Paris, P.U.F., 1950, 348 pages.

(26) *Ibid.*, p. 94.

(27) *Forestiers et Voyageurs*, p. 70.

En effet, au début de la colonie, les Indiens apportaient leurs fourrures aux colons, soit à Trois-Rivières, soit à Montréal. Au XVIII^e siècle, les Outaouais perdent l'habitude de venir. Les courses des voyageurs deviennent donc indispensables :

Frontenac savait que d'eux-mêmes les sauvages ne se rendraient pas à la foire de Montréal. Si on n'allait pas au-devant d'eux, leurs castors passeraient en Nouvelle-Angleterre. Or, toute atteinte portée au commerce du Canada, c'était son existence compromise; les bases de l'Empire sapées. Qu'il n'y eut plus de coureurs de bois, cela, pour Frontenac était une impossibilité ⁽²⁸⁾.

Le père Michel se rend bien compte qu'il est impliqué dans tout un jeu d'équilibre économique ; il relate certains événements relatifs à la rivalité entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie des Postes du Roi, et ajoute :

Si le Nord-Ouest n'avait pas eu les Canadiens pour elle, elle n'aurait pu lutter seulement pendant six mois, parce que *le Milord* était bien plus riche et bien plus puissant que les associés du Nord-Ouest.

Les Canadiens et les Brûlés étaient donc pour le Nord-Ouest, et les sauvages aussi... ⁽²⁹⁾

Il est évident qu'une fonction aussi importante n'était pas sans danger, et que les coureurs de bois pouvaient faire autant de tort à la colonie (en allant vendre à meilleur prix leur marchandise en Nouvelle-Angleterre) qu'ils pouvaient contribuer à son développement.

De toute façon, ce que les voyageurs réalisaient, personne à leur place ne pouvait le faire. J.-C. Taché montre bien que les liens avec les Métis et les Indiens ne pouvaient s'établir que par le truchement des coureurs de bois, les tentatives de colonisation ne rencontrant que l'hostilité des autochtones :

Les Bois-Brûlés et les Sauvages n'aimaient pas ces colons, qu'ils appelaient les jardiniers. Ce pays-ci, disaient-ils, est fait pour

(28) *Histoire du Canada français*, p. 91.

(29) *Forestiers et Voyageurs*, p. 151.

les chasseurs, on n'a pas besoin de *jardiniers* dans les prairies et les bois des Pays-d'en-Haut ⁽³⁰⁾.

Voilà qui indique clairement l'opposition traditionnelle entre nomades sédentaires, opposition qui se manifeste également lorsque « survenants » et « habitants » sont face à face. Il nous semble donc que J. Warwick ne tient pas suffisamment compte de cette réalité lorsqu'il fait du bûcheron et du défricheur les descendants des coureurs de bois, liés à eux dit-il par « une véritable continuité historique ».

Sauvages, hommes libres, Métis, voyageurs et engagés, sont d'une autre espèce que les habitants, et s'opposent à eux dès les origines de la colonie. Ainsi dans un article sur *la Dalle-des-Morts* ⁽³¹⁾, le voyageur est l'homme de l'espace, l'habitant, celui de la durée. Collectivement, les Canadiens français sont devenus habitants par incapacité de posséder l'espace. Nous avons suffisamment montré, nous semble-t-il, ce rôle de l'espace dans la vie du coureur de bois, pour conclure que le héros de type Survenant est un héros aliéné, qui continue à opposer aux vertus de la durée, les prestiges de la conquête de l'espace, mais poursuit une course dérisoire sur une terre où il n'y a plus d'espace à conquérir. Fils spirituel du coureur de bois dont il ne diffère pas essentiellement, il est né dans un monde où nulle conquête n'est possible. Son errance n'est qu'une façon de se fuir lui-même pour échapper à l'insupportable conscience de son incapacité à transformer le monde.

MICHELLE LAVOIE,
CEGEP du Vieux-Montréal

(30) *Forestiers et Voyageurs*, p. 161.

(31) *Cahiers Sainte-Marie*, n° 4, « *la Dalle-des-Morts* ou la liberté maudite », 1967.